anciennes (comme celle du passage des Carmélites), l'ouvrage énumère avec sûreté les disparitions survenues durant le temps de l'enquête. Celles-ci s'avèrent de plus en plus nombreuses depuis les années 2000. Des dizaines de statues n'ont pas survécu à la destruction de la maison qui les portait ou à une restauration qui les a « oubliées ». Le renouvellement sociologique de la population, la déchristianisation, voire le discrédit nourri par les croyants pour des formes de piété désuètes, ont fait le lit de l'indifférence : soit la plus ordinaire des menaces pour ces objets anonymes (seul un menuisier a pu être identifié, pour la belle niche néo-bretonne de la rue Châteaurenault) qui, le plus souvent, n'appartiennent à personne sans relever pour autant du patrimoine public. À cet égard, cet ouvrage vient à point nommé pour garder trace d'un ensemble dont la pérennité ne saurait être assurée ; dans le meilleur des cas, il suscitera une prise de conscience qui aidera à sa préservation. Ces « dévotions des façades » ne disent-elles pas beaucoup de l'histoire et de la personnalité urbaines, à Rennes mais aussi ailleurs ? Un *Guide des Madones de Lyon* a été publié en 2008 qui recense 257 statues[49] ; de même, un inventaire des « niches du vieux Laval » est aujourd'hui disponible en ligne[50]. Au-delà de l'intérêt local, l'historien pourra y trouver les matériaux d'une approche comparée qui vaut d'être menée, tant pour de grandes cités (Lyon, Aix-en-Provence…) que pour des villes plus modestes (en Bretagne, Moncontour, Gouarec…).

Georges PROVOST

Philippe PETOUT, *Les remparts de Saint-Malo*, Saint-Malo, éditions Cristel, 2022, 220 p.

Conservateur des musées de Saint-Malo pendant plus de trente ans, Philippe Petout connaît le patrimoine malouin sur le bout des doigts. Or, quoi de plus emblématique de Saint-Malo que son enceinte fortifiée ? P. Petout retrace son histoire complexe dans un « livre de synthèse d'histoire et d'architecture militaire ».

Faute de sources précises et de fouilles archéologiques, on sait peu de choses de l'enceinte primitive de la ville. Attribuée à l'évêque Jean de la Grille, vers le milieu du XII^e^ siècle, elle consistait probablement en une « clôture rudimentaire et imparfaite » ayant une finalité davantage fiscale que militaire et entourant seulement la cité épiscopale. D'ailleurs, à la fin du XIII^e^ siècle encore, seules Nantes, Rennes et Dinan ont une véritable enceinte de pierre en Bretagne. C'est donc au cours du XIV^e^ siècle que sont édifiées les premières murailles de pierre à Saint-Malo, lui permettant de

49. *Guide des Madones de Lyon,* Lyon, Autre Vue, 2008.

50. Sur le site des Amis du Vieux Laval (une cinquantaine de niches, en prenant en compte plusieurs représentations profanes).

résister à un siège anglais en 1378. Le roi de France, qui soustrait la ville à l'autorité du duc de Bretagne entre 1395 et 1415, y fait construire une forteresse dénommée Château-Gaillard, disparue depuis. Le Petit Donjon de l'actuel château date très probablement de cette période. Toutefois, la pauvreté et la discontinuité des sources empêchent l'auteur d'apporter davantage de précisions. Emblématique des remparts, la tour Bidouane, au profil caractéristique en fer à cheval, est plus tardive, assurément postérieure à 1450, puisqu'elle témoigne d'une adaptation à l'artillerie. Alors que la ville n'est accessible par voie terrestre que par l'étroite chaussée du Sillon, le duc Jean V (1399-1442) ordonne la construction d'une grosse tour d'enceinte de six niveaux pour contrôler cet accès : c'est l'actuel Grand Donjon. La Grand'Porte date aussi de la même époque mais a subi d'importants remaniements dans les années 1580.

La prise de Saint-Malo par les armées du roi de France en 1488 montre la relative faiblesse des fortifications, notamment face à l'artillerie. Sous l'impulsion d'Anne de Bretagne, un véritable château est alors édifié à partir de la toute fin du XV^e^ siècle au débouché du Sillon, donc à l'est de la ville. Vaste quadrilatère, il comprend quatre tours d'angle, parmi lesquelles la célèbre Quic-en-Groigne. Avec leurs murs épais, leurs salles de tir et leur hauteur relativement réduite, elles montrent la prise en compte du développement de l'artillerie, présentant certaines analogies, selon l'auteur, avec la forteresse de Salses, en Roussillon, édifiée à la même époque. Plus tard, un ouvrage triangulaire est ajouté en direction du Sillon, prenant le nom de « pointe de la Galère » par analogie de forme.

P. Petout montre ensuite que l'enceinte urbaine évolue sans cesse pendant deux siècles, évoquant un « chantier ininterrompu ». Par exemple, la tour Bidouane devient au XVI^e^ siècle un magasin à poudre, puis une plateforme est ajoutée en 1652 alors qu'en 1760 les merlons sont remplacés par la barbette actuelle. L'architecture bastionnée trouve toute sa place dans l'enceinte urbaine, même avant la venue de Vauban. Ainsi, une demi-lune appelée le « ravelin » est construite en avant de la Grand'Porte vers le milieu du XVII^e^ siècle alors que le bastion de la Hollande l'est pendant la guerre du même nom (1672-1678), suite à l'écroulement d'un pan de la vieille enceinte. Dans un souci didactique bienvenu, P. Petout invite le lecteur à un tour des remparts vers 1700, avant les importantes transformations du XVIII^e^ siècle. Si ces dernières suivent les visites de Vauban dans la cité corsaire, elles ne lui sont pas directement imputables. En effet, le commissaire général des fortifications de Louis XIV, qui séjourne trois fois à Saint-Malo, en 1686, 1689 et 1694, porte son attention davantage sur la nécessité de défenses avancées plutôt que sur un remaniement des remparts. L'objectif de Vauban est bien d'empêcher une flotte ennemie d'approcher de la ville pour la bombarder, ce qui se produit en 1693 et 1695, sans trop de dommages cependant. Par la suite, le chapelet des forts (les actuels forts National, du Petit-Bé, Harbour et de La Conchée) annihile toute tentative anglaise. Vauban envisage aussi un projet grandiose : édifier une vaste enceinte incluant le faubourg de Saint-Servan et une longue digue pourvue d'écluses. L'opposition résolue de l'élite

urbaine, les fameux « Messieurs de Saint-Malo », et le coût élevé de l'entreprise empêchent toute réalisation, au grand dam du brillant ingénieur. Finalement, c'est le subordonné de Vauban sur place, Siméon Garengeau, qui modifie notablement le visage de l'enceinte dans la première moitié du XVIIIe siècle. Quatre accroissements de l'*intra muros* se succèdent en un peu plus de trois décennies. À chaque fois, une société d'actionnaires alléchés par la possibilité de gains substantiels se constitue pour financer la réalisation. Chaque agrandissement entraîne la destruction des anciennes murailles et, par conséquent, une modernisation et une reconfiguration de l'enceinte. Ainsi, le mur du premier accroissement (1708-1716) comprend une nouvelle porte, la porte Saint-Vincent, et intègre dans son épaisseur des boutiques voûtées à l'épreuve des bombes. Le deuxième accroissement (1715-1719) donne naissance à la porte de Dinan, qui s'ouvre au milieu d'une courtine de près de 200 mètres de long, au bastion Saint-Philippe et au bastion Saint-Louis, tous deux largement pourvus d'embrasures pour les pièces d'artillerie et d'une guérite en pierre. Les deux agrandissements suivants (respectivement 1721-1723 et 1737-1744) se heurtent à l'hostilité de la municipalité et des actionnaires des compagnies précédentes mais se réalisent grâce au soutien de l'intendant de Bretagne. Ils apportent moins de modifications à l'enceinte : galerie à l'épreuve des bombes dans une courtine et nouvelle porte Saint-Thomas par laquelle sont désormais sortis les célèbres chiens du guet, auxquels le livre consacre un encart. Ainsi, dès le milieu du XVIIIe siècle, la silhouette de la ville fortifiée se fige et ne connaît plus, jusqu'à nos jours, que de menus remaniements. Les deux « descentes » britanniques de 1758 visant la ville – la première entraîne l'incendie des installations portuaires et des navires de Saint-Servan, la seconde voit l'ennemi défait à Saint-Cast –, ne provoquent guère de changements mis à part la surélévation du fort La Reine, bastion situé au nord, non loin du château.

Lors de la période s'étendant de la Révolution au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'armée continue d'occuper le château, heureusement préservé des révolutionnaires les plus radicaux qui, en 1792, demandèrent à la municipalité de « faire disparaître cette Bastille ». Classé comme place de guerre en 1853, remis en défense en 1870, il devient quatre ans plus tard la garnison de deux compagnies du 47e RI, régiment attribué à Saint-Malo. Tout au long du XIXe siècle, l'armée conduit des travaux qui se traduisent notamment par l'ouverture de quatre nouvelles portes mais ne modifient aucunement la physionomie générale des fortifications. À partir des années 1880 s'enclenche un processus de patrimonialisation, avec classement progressif au titre des monuments historiques, ce qui n'empêche pas des riverains de réclamer, en 1912, l'arasement d'une partie des remparts pour mieux voir la mer ! L'armée quitte le château au lendemain de la Grande Guerre, cédant la place à diverses administrations mais l'hôtel de ville et le musée municipal ne s'y installent qu'après la Seconde Guerre mondiale. Si, en 1944, suite aux combats de la Libération, la ville est détruite à 80 %, les remparts sont relativement épargnés alors que le

château, où stationnaient quelques dizaines de soldats allemands, subit davantage de dégâts. Dans les années suivantes, il fait l'objet d'une restauration remarquable, tout comme l'enceinte de la ville. L'auteur peut conclure que Chateaubriand reconnaîtrait assurément sa ville de prédilection.

Soulignons la rareté des coquilles et des confusions. Toutefois, comme nombre d'auteurs, P. Petout s'évertue à qualifier le duc d'Aiguillon de « gouverneur de Bretagne » alors qu'il exerçait les fonctions de commandant en chef. L'emploi du terme de « forts à la mer » pour désigner les ouvrages conçus par Vauban est quelque peu excessif : *stricto sensu*, un fort à la mer occupe la totalité d'un rocher ou d'un îlot, ce qui correspond bien à la situation de La Conchée mais pas tout à fait à celle des autres forts. Enfin, la conversion systématique du coût des dépenses en euros paraît superflue, l'auteur reconnaissant lui-même que cela « pose des questions méthodologiques difficiles ».

Au final, ce bel ouvrage richement illustré, qui restera assurément une référence, ne peut qu'inciter le lecteur à (re)découvrir les remparts de Saint-Malo, sur les pas de Chateaubriand et de Flaubert.

Stéphane Perréon

Stéphane Perréon, Florian Ecolivet, *Les sentinelles de la Côte d'Émeraude, les forts Vauban de la baie de Saint-Malo,* Dinard, éditions Bow-Window, 2022, 136 p.

L'ouvrage de l'historien Stéphane Perréon et du cinéaste photographe Florian Ecolivet publié par les éditions Bow-Window, localisées à Dinard, est d'une présentation séduisante, avec des encadrés thématiques, joignant un texte accessible au grand public puisé aux meilleures sources à des photographies en couleurs d'une qualité exceptionnelle qui mettent particulièrement bien en valeur le patrimoine remarquable des forts de Vauban de cet « espace maritime malouin », pour reprendre l'expression empruntée par l'auteur au regretté André Lespagnol. Sept sites emblématiques font l'objet de notices développées retraçant leur évolution historique de leur construction à leur situation actuelle : le Fort National, les forts du Petit Bé, Harbour, de la Conchée et de la Latte, la tour des Ébihens et le vieux phare du cap Fréhel. L'attention des lecteurs sera probablement plus attirée par la découverte des ouvrages qui ne sont pas actuellement accessibles au public comme Harbour ou la tour des Ébihens. En effet, si cette dernière reprend une solution déjà éprouvée ailleurs, à Saint-Vaast-La-Hougue et sur l'île de Tatihou en Normandie, elle n'en mérite pas moins une valorisation patrimoniale, comme le souligne d'ailleurs bien l'auteur. Il en est de même de la tour du cap Fréhel qui est le plus ancien phare continental conservé en Bretagne (1702).

Dans le préambule, S. Perréon rappelle que la densité de ces fortifications aux approches de Saint-Malo – le second ensemble d'importance après celui de Brest – ne doit rien au hasard car ce dispositif cohérent et complémentaire, organisé sur